

folklore

REVUE TRIMESTRIELLE
PRINTEMPS 1958

89

REVUE FOLKLORE

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Directeur du Musée Audois
des Arts et Traditions Populaires

Domaine de Mayrevicille
par Carcassonne

Secrétaire :

René NELLI

Conservateur du Musée des Beaux-Art
de Carcassonne

Directeur du Laboratoire d'Ethnograph
régionale de Toulouse

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement : 100 fr. par an - Prix du numéro : 30 fr

Adresser le montant au

"Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome XIV

21^{me} Année — N° 1

PRINTEMPS 1958

FOLKLORE (21^e année - n° 1)

PRINTEMPS 1958

SOMMAIRE

RENÉ NELLI

La littérature populaire en Languedoc.

SIMONE BRISSAUD

La fête du cochon.

ADELIN MOULIS

Folklore enfantin en Ariège (suite)

Enquête sur le Mobilier populaire.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE EN LANGUEDOC

(SES BASES ARCHAÏQUES ; SON ETAT ACTUEL)

On appelle littérature populaire l'ensemble des fictions traditionnelles « socialisées » dont le contenu et la forme — ou le contenu sans la forme — sont demeurés à peu près invariables et presque indépendants de la fantaisie créatrice individuelle. Ces fictions sont souvent fort belles en elles-mêmes, mais, le plus souvent, leur beauté tient à une sorte de contre-sens auquel donne lieu le recul du temps ; car elles ne sont point nées d'un souci purement esthétique : elles remplissaient, naguère, une fonction et répondaient à un besoin précis ; les proverbes, exprimant la sagesse populaire, fournissaient un aliment à la conversation ; les *virelangues*, les poèmes énumératifs, les chants « pour apprendre à agir », déliaient la langue des enfants, développaient leur mémoire, rythmaient leurs premiers gestes. Les chansons d'amour célébraient toujours, à l'origine, selon un schématisme quasi obligatoire, le libre courtisement pré-nuptial auquel, par tradition, le mois de mai était consacré. Les contes étaient en rapport avec les diverses fêtes de l'année, dont ils contribuaient à entretenir, dans les veillées, l'atmosphère légendaire ; ou bien, en l'absence des hommes occupés au dehors, ils égayaient les réunions de femmes ou de filles. C'est par formules stéréotypées qu'en certaines occasions on parlait aux bêtes et aux plantes : aux abeilles, par exemple, ou à « l'âme du blé ». Enfin les paysannes de jadis, au cours de leurs travaux domestiques, psalmodiaient des prières rimées ou assonancées dont la signification magique n'est plus perçue aujourd'hui que poétiquement.

Les contes et les légendes, autrefois exclusivement oraux, ne prirent un caractère désintéressé, c'est-à-dire purement récréatif, ou, si l'on veut, esthétique, que lorsqu'on eut cessé de croire à la valeur magique de leurs thèmes de base. A la fin du XVIII^e siècle, les almanach provinciaux se mirent à publier en français, mais à l'usage du peuple des campagnes, des contes rustiques

recueillis par des écrivains d'occasion (1). A cette époque, les fictions traditionnelles subirent donc fortement l'influence de la civilisation « urbaine » et empruntèrent de nombreux traits aux romans à la mode. Mais comme la transmission orale jouait encore, ce furent souvent ces versions imprimées qui devinrent « populaires » dans la province et se répandirent de bouche en bouche. Nous n'avons pas à nous occuper ici du problème de l'origine des fictions traditionnelles : il dépasse évidemment le cadre provincial où nous les trouvons déjà constituées. On sait, d'ailleurs, que la littérature populaire contient au moins autant de thèmes savant que la littérature savante, de thèmes populaires ; et il n'est pas toujours aisé de rendre à chacune d'elles ce qui lui appartient en propre. Nous nous bornerons donc à relever, toutes les fois qu'il nous sera possible, *les plus anciens niveaux d'archéo-civilisation*, où, en *Languedoc*, les thèmes populaires apparaissent déjà comme tels.

On peut répartir les fictions traditionnelles, selon leur degré de socialisation et d'invariabilité, en deux grandes catégories correspondant à peu près à la distinction établie par M. van Gennep entre *littérature fixée* et *littérature mouvante*. Appartiennent à la littérature fixée (assimilable souvent à une sorte de « Poésie ») toutes les compositions qui, par leur fonction même, présentent une grande stabilité formelle (reposant sur une métrique rudimentaire ou sur un schématisme syntaxique pré-établi) : les proverbes (mesurés, assonancés, rimés), les petites poésies enfantines, les plaintes rythmées (religieuses, magiques, épiques), les poèmes d'amour, les chansons, les formules versifiées intégrées parfois à la substance des contes, etc... Appartiennent, au contraire, à la littérature mouvante (coïncidant, dans une certaine mesure, avec la « Prose » *les légendes, les récits et les contes*. Ces genres imposent bien à leurs thèmes de base une immutabilité relative, mais ils adaptent leur expression orale aux différentes époques, aux circonstances locales, et ils obéissent dans l'amplification parlée, dans l'invention des motifs secondaires, dans le détail stylistique, au génie particulier de chaque conteur : leur « forme » varie donc avec les récitants (2).

(1) Voir, par exemple, le *Conte des trois souhaits*, le *Nouvel Adam et la nouvelle Eve*, et le *Petit Noir*, publiés dans le *Véritable almanach des Dieux ou amusements pour l'année 17...*, à Bordeaux, chez la veuve de Pierre Séjourné (années 1765 et 1767). Cet almanach était lu dans toute l'Occitanie.

(2) Il n'est pas impossible, cependant, de découvrir les caractères généraux des modifications ou déformations que les récitants — selon la province ou la catégorie sociale auxquelles ils appartiennent — font subir aux contes et aux légendes. Ces constantes peuvent fournir d'utiles indications à la *Psychologie des Peuples*.

I. — LA LITTÉRATURE FIXÉE

1) LES FORMULES DU STYLE PARLÉ ; LES PROVERBES.

L'ancienne langue d'Oc était bourrée de formules stéréotypées et de métaphores devenues, à la longue, « façons de parler ». Le style poétique lui-même ne prétendait pas, comme aujourd'hui, à l'originalité à tout prix. Des images-comparaisons du genre de celles que l'on relève, par exemple, chez Rigaud de Barbezieux (XIII^e siècle) :

*Aissi col cers que quant a fait son cors
Torna morir al crit dels cassadors* (3)

et que l'on retrouve, deux cents ans après, dans un poème catalan d'Andreu Febrer (4), correspondant souvent à des proverbes ou même à des « croyances ». Maintes trouvailles de l'art « singulier », au XIII^e siècle, étaient déjà passées de la tradition savante à la tradition populaire (5) sans doute les troubadours ont-ils évité — sauf, exceptionnellement, quand ils voulaient peindre les mœurs paysannes ou bourgeoises — les tournures du style parlé, mais jusque dans leurs poèmes les plus aristocratiques on découvre toujours quelque expression familière. M. Clovis Brunel souligne avec raison que le « cliché » qui figure dans la *Vie de Sainte Enimie* et plusieurs fois dans *Jaufré*

*E cridon e planho plus fort
Que se visson lur paire mort*

(*Vie de Sainte Enimie*, v.v. 591-592.)

Plorar cunsi vis mort son paire

(*Jaufré*, v. 3923.)

a une allure de dicton ou de proverbe : il devait être aussi répandu dans la bonne société que dans le peuple.

(3) Rigaud de Barbezieux, *Aressi com l'olifanz*, in : J. Anglade, *Anthologie des troubadours*, de Boccard, Paris ; p. 55.

(4) *Axi col cerffs com se pot may tudar
Ffuig e quant ve que no se pot scapar
Torna a las mans dels cassadors morire.*

(Andreu Febrer, *Del cor preyon mi parton li sospir*, in : Manuel de Montoliu, *Les poésies lyriques de Andreu Febrer*, Revue Hispanique, tome LVII) New-York - Paris, 1923 ; p. 50.

(5) La recension complète de toutes ces expressions « populaires » (c'est-à-dire : adoptées par le peuple) serait fastidieuse. Parmi les plus tenaces — elles ont cours aujourd'hui encore — citons : le dicton concernant le blutoir qui retient le « laid » (le son) et donne le « beau » (la farine), tel qu'il figure dans Peire Cardenal : *De parrolas es grans mercatz*, v.v. 59-60 ; et cet autre qui se trouve également dans Peire Cardenal : « Ce mot n'est pas tombé dans la paille » (E

Dans le roman de *Jaufré*, Brunissen de Monbrun, jeune fille fort bien élevée, s'exprime, lorsqu'elle est en colère, comme la dernière de ses servantes : « Vous n'êtes pas plus digne d'être cru qu'un chien », dit-elle à son sénéchal (*Non faitz a creire plus que goz*, *Jaufré*, v. 7084).

Aux XII^e et XIII^e siècles, la politesse des cours et celle des chaumières avaient sans doute en commun un grand nombre de « comparaisons-clichés », d'invocations religieuses (6), de formules propitiatoires, comme : *Si Deus m'ajut ! Deus vos sal ! Per sant Peire ! Per sant Tomas*, etc, qui appelaient sur les interlocuteurs la protection de Dieu et des Saints, écartaient la malchance, mais aussi et surtout imposaient une sorte de rythme pré-établi à certaines phrases, notamment aux phrases interrogatives, qu'il eût été impoli de prononcer d'une façon trop directe, sans les meubler de *mots de remplissage*. Les tournures entortillées — et très élégantes — employées au XIII^e siècle par les personnes « bien enseignées » pour quémander, remercier, faire accepter un don, reparaissent encore, à peine transposées, sur les lèvres de nos paysannes. De façon plus générale, l'habitude — peut-être d'origine magique — de faire traîner le langage sur des mots inutiles, s'est toujours conservée en Languedoc (même dans le français régional). Aujourd'hui encore, les femmes de la campagne ne manquent jamais de faire « cadrer » ce qu'elles ont à dire avec un schéma à priori, une « durée » qu'elles remplissent avec des « chevilles » comme *beçe* (bessal), *tapla* (tant plan), *pr'aco*, *tabès* (tamben), *piètat*, etc... en rapport avec une mimique ou une gesticulation expressive (7). Les invocations religieuses sont les mêmes qu'au Moyen âge, un peu modifiées et raccourcies : *Chésus !* (Jésus !) *Santo*

non es ges quazuch en pailla). Formulé en termes analogues, il est encore populaire dans le département du Gard.

Notons qu'un grand nombre de métaphores religieuses d'origine savante ont dû se répandre dans le langage des humbles sous l'influence des prédicateurs. L'image « du vitrail que les rayons solaires traversent sans l'altérer » a servi souvent à symboliser la virginité surnaturelle de la Mère de Dieu ; celle « du cierge allumé qui est à la fois lumière, mèche et cire », à faire comprendre le mystère de la Sainte-Trinité (Peire de Corbian, *Tesaur*, v.v. 38-40). On les trouve encore dans des poèmes populaires du 17^e siècle, mais pas plus tard.

(6) On trouvera la liste de ces formules de politesse (à tonalité religieuse) dans : *Jaufré...* publié par Clovis Brunel, T. II, index sémantique, pp. 211-214. Bien entendu, les poètes les utilisent abondamment comme « chevilles ».

(7) Nous ne connaissons pas de répertoire photographique des mimiques et gestes occitans. « Gestes » catalans et gestes occitans se ressemblent beaucoup. On pourra donc consulter avec profit : *El gest a Catalunya*, de Joan Amades ; *Anales del Instituto de lingüística*, Mendoza 1957 ; T. VI. pp. 88-148.

Bierje! (Santa Verge); les hommes les ont remplacées souvent par des jurons, proférés sans malice, qui ont exactement la même fonction. Un vieil instituteur de l'Aude, cité par Gaston Jourdanne, reconnaissait à leur juron familier les gens de certains villages où il avait enseigné : « Si vous demandez à une personne de Couffoulens (Aude) d'où elle est, elle vous répondra : Soun de Couffoulens, *besse!* Demandez-le à une personne de Cornèze (hameau de Couffoulens), vous entendrez : Soun de Cournezo, *Jesus!* Si vous questionnez quelqu'un de Preixan, il vous dira : Soun de Preicho, *sacarranoun!* Un habitant de Rouffiac-d'Aude vous répondra : Soun de Rouffiac, *bietaze!* (*viet d'ase*) (8). *Soun de Rouffiac* eût été trop court : il est clair que *viet d'ase* ne sert ici qu'à donner à l'affirmation son « volume » de bienséance ; ce qui peut paraître paradoxal, puisqu'il s'agit d'un mot grossier, mais ne l'est nullement par rapport à la politesse « magique » dont nous parlons. C'est sans doute par de véritables *tabous* du langage qu'il faut expliquer, en oc comme en français régional, les répétitions *affaiblissantes* reliées par *même* ou *même que* : « je lui ai dit que j'irai *même* (*que*) je lui ai dit que j'irai » (la phrase répétée est prononcée sur « un certain » ton traînant ; et surtout la singulière habitude qu'ont beaucoup de Languedociens de complimenter les enfants, ou de s'extasier sur la grâce des petits animaux, *au passé* (à l'imparfait) : « Qu'il *était* joli, cet enfant ! » ou « qu'il *était* « mignon », ce petit chat », sans doute pour ne pas attirer sur eux la jalousie du Sort.

Ainsi, mille prescriptions (ou interdictions) de ce genre découpaient la durée des phrases selon l'effet qu'elles devaient produire sur autrui. Leur « chant », leur rythme, leur ampleur obéissaient à une sorte de régulation. Ajoutons que dans l'ancienne société si tous les paysans ne parlaient point par clichés (certains inventaient des comparaisons nouvelles, parfois fort pittoresques et faisaient preuve de beaucoup d'originalité dans leurs façons de dire), la plupart, ceux qui ne savaient pas s'exprimer (ou qui ne voulaient pas livrer le fond de leur pensée), usaient généralement de locutions toutes prêtes et de proverbes.

*
**

Au temps des *Leys d'Amors* (XIV^e siècle), les grammairiens de Toulouse distinguaient des *reproverbis*, ou proverbes vul-

(8) Gaston Jourdanne, *Contribution au Folklore de l'Aude*, Paris 1900 ; p. 46.

gaires, qui passaient pour n'avoir point d'auteurs (9), les *proverbis*, ou proverbes savants, tirés des Ecritures ou empruntés aux sages de l'Antiquité : Salomon, Caton, Sénèque. Les proverbes savants étaient de véritables citations introduites comme telles dans le discours : *Ço dis Salomos, so mostra l'Es-cryptura, al sen de Cato, Ovidis ditz*, etc. On les connaissait par divers ouvrages : un recueil anonyme de proverbes de Salomon, que plusieurs troubadours — notamment Guilhem de Cervera, vers 1270 — ont utilisé, et dont les *Leys d'Amors* donnent un long extrait (10), un choix de proverbes de Sénèque (11), et une traduction des proverbes de Caton (ou attribués à Caton) : les *Disticha Catonis* (début du XIII^e siècle), qui sont parvenus jusqu'à nous.

A partir du XIII^e siècle, on prit l'habitude de grouper sous le nom de Caton des sentences empruntées à diverses sources, mais presque toujours d'origine antique. Le *Catounet gascon* le « petit Caton » en gascon — de Guillaume Ader, s'inspirera encore, en 1611, des « distiques de Caton », en même temps, il est vrai, que de nombreux dictons contemporains et aussi des célèbres *quatrans* de Pibrac, publiés peu de temps auparavant. Le goût de la parémiologie savante — ou pseudo-savante — demeurera très vif en Occitanie jusqu'à la fin du XVII^e siècle. En 1555, Pierre Godefroi, de Carcassonne, avait fait paraître un *Proverbiorum liber* (12), mélange de proverbes savants et populaires. En 1607, Voltaire annexera à son *Marchand traitant* des proverbes gascons dont beaucoup sont empruntés au fonds traditionnel.

*
**

Il est nécessaire de remonter au moins jusqu'au XII^e siècle pour trouver l'origine de la plupart de nos proverbes (formulés

(9) Ayssi meteysh pot hom entendre dels *proverbis* vulgars que las gens dizo tot lo jorn, li qual mantas vetz non han actor. Et alqunas gens aytals *proverbis* vulgars apelo *reproverbis*. (*Monumens de la litterature romane depuis le XIV^e siècle*, publiés par M. Gatien-Arnoult, Toulouse, 1841-43, 3 vol. *Las flors del gay saber, estier dichas las leys d'amors...* 4^e partie, p. 279.

(10) *Monumens de la littérature romane... Leys d'amors* ; p. 273.

(11) Recueillis (?) disent les *Leys d'amors*, op. cit., p. 275, de Salomon et de Caton.

(12) *Proverbiorum liber* Petro Godofredo autore... Paris, 1555. Parmi les proverbes vulgaires, notons au passage : *Dabo merulum album* « je te donnerai un merle blanc » et « *Mitte templum ubi est* (allusion à la sottise des paysans du pays de Sault (Aude), qui, voulant rapprocher l'église du centre de leur village, l'avaient tirée avec des cordes.)

en occitan). Or, la distinction établie au XIV^e par les *Leys d'Amors* donne à penser qu'au siècle précédent on ne confondait pas *proverbis* et *reproverbis*. Les *reproverbis* étaient attribués au bon vieux temps, aux « ancêtres » et non point à l'Antiquité, et ils passaient pour refléter une morale autochtone. Les troubadours soulignent souvent le caractère « populaire » de ces *reproverbis* et leur ancienneté : *uns reprovier me ditz dels ancessors* (13); leur valeur éthique : *dis li proverbis* (14) *plan, certamen* (15), et, ce qui nous intéresse particulièrement, leur complète socialisation : *proverbis es comus, un proverbí dison tuig* (16). Sans doute, tous les proverbes ont eu une origine littéraire, mais ils ont oublié plus ou moins vite le nom de leurs auteurs (17). Ceux qui, au XIV^e siècle, étaient encore « signés », n'allaient pas tarder à tomber dans le domaine collectif et dans l'anonymat. Ainsi le proverbe de Salomon, mis en distique par les *Leys d'Amors* :

*De saviza comensamens
Es temer Dieu primieramen* (18)

s'est répandu, sans nom d'auteur, dans toute la chrétienté : « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ». De même cet autre, que les *Leys* attribuent à la fois à Salomon et à Sénèque :

*De femna malvada ti gara
Quar greus es s'amors et amara* (19)

qui est connu aujourd'hui dans tout d'Occident. En Languedoc, il a pris une signification plus nettement misogynne et il condamne toutes les femmes : « Garde-toi de la femme, car son amour est dangereux ». Enfin, de nombreux proverbes ayant

(13) Eugen Cnyrim, *Sprichwörter, sprichwörtliche Redensarten und sentenzen bei den provenzalischen Lyrikern*, Rom. Phil. LXXI, Marburg, 1888. — prov. 367, 659.

(14) Bien entendu, les troubadours appellent parfois *proverbis* ce que les *Leys d'Amors* appelleraient plutôt *reproverbis* : la distinction ne fut jamais absolue.

(15) E. Cnyrim, *ibid.*, prov. 364, 358.

(16) *Ibid.* prov. 680, 624.

(17) En ce qui concerne les auteurs de proverbes ou de sentences, voir : C. Chabaneau et J. Anglade : *Onomatique des troubadours*, *Revue des langues romanes*, 1915, N^{os} 1-2, 3-4, 5-6. On pourra consulter aussi sur l'origine grecque de certains proverbes : Reinhold Strömberg : *Greek proverbs, a collection of proverbs and proverbial phrases which are not listed by the ancient and byzantine Parœmiographers*; Göteborg, 1954.

(18) *Leys d'Amors...* p. 274.

(19) *Ibid.*, p. 275.

trait à la transmission des vertus et des vices par hérédité, ont leur source savante dans la Bible, mais la croyance sur laquelle ils se fondent se retrouve chez tous les peuples anciens. Spécialement revalorisée aux XII^e et XIII^e siècles par la morale aristocratique, elle a fini par être adoptée par toutes les classes sociales sous la forme type : « tel père, tel fils » ; « mauvais père, mauvais fils » (*avol fils d'avol paire*) (20).

On voit donc que, s'il est utile de distinguer, quant à leur origine, les *proverbis* des *reproverbis*, il ne faut pas voir entre eux une différence de *nature*. En ce qui concerne leur contenu, les *reproverbis* s'opposent beaucoup moins aux proverbes savants qu'aux *sentences chevaleresques* qui régnaient alors dans les châteaux et dans les cours. C'est, à vrai dire, dans cette opposition beaucoup plus significative qu'il faut chercher les deux pôles de l'antique sagesse occitane (21).

Les principes de l'amour courtois et ceux de la morale naturaliste-aristocratique étaient, eux aussi, passés en proverbes. À l'origine, ils n'intéressaient qu'un milieu social assez restreint, mais ils finirent par se glisser dans la conversation des bourgeois, des marchands et même des artisans. C'est ce qui explique la présence dans la parémiologie du XIV^e siècle de deux courants correspondant, l'un aux préoccupations « populaires », l'autre aux intérêts de l'aristocratie. La chevalerie avait surtout idéalisé les liens de dépendance, la fidélité, la loyauté (*Mieux vaut mourir que d'être déloyal*), le courage et l'honneur, le dévouement du suzerain au vassal et du vassal au suzerain, celui du poète pour sa dame. Les nobles surestimaient la passion amoureuse, la « joie » d'amour, la Mort-par-amor ; célébraient la valeur guerrière et la hardiesse galante, la « mesure » (22), qualité de l'homme bien né, mais aussi et plus volontiers, la « folie », son contraire, qui, à la guerre comme dans les assauts érotiques, « vaut mieux que sagesse ».

La parémiologie reflétait exactement les principaux thèmes de la lyrique courtoise : « Il n'est pas de joie sans amour »

(20) Cnyrim, op. cit, proverbe 164.

(21) Les proverbes « savants », ou savants devenus populaires, sont souvent d'inspiration chrétienne ; les sentences aristocratiques, d'origine « naturaliste ».

(22) Le peuple occitan a toujours loué la mesure, comme presque tous les méditerranéens et surtout les Grecs. *Ses mesura non es res* (Cnyr. prov. 663). C'est là une des constantes du Génie d'Oc. Mais ce mot a pris, chez les troubadours, les significations les plus diverses. Que signifie exactement *mesura* dans le vocabulaire de l'amour ?

(Cnyr., prov. 1), « pas de valeur qui ne soit fondée sur l'amour » (Cnyr., prov. 2, 3, 5); « toute puissance réside en Amour » (Cnyr., prov. 9); « l'amour ne suit pas les serments » (Cnyr., prov. 6, 8); « il égalise les conditions » (Cnyr., prov. 12, 17, 20); « le désir amoureux rend fous les plus sages » (Cnyr., prov. 25, 26, 29); mais, dans ce cas, « la folie est raison » (Cnyr., prov. 31), etc... L'Erotique avait finalement annexé tous les proverbes exaltant la patience, la prodigalité, la générosité, la « valeur », aussi bien ceux qui tiraient origine de la Bible ou faisaient allusion à des héros bibliques (Jacob et Rachel, Sara et Abraham) que ceux qui avaient trait à des personnages de l'Antiquité grecque (Héro et Léandre, Narcisse) ou aux grandes figures de la mythologie néo-celtique, d'introduction plus récente : l'espérance « bretonne » (en le retour du roi Artus) a signifié parfois, proverbialement, la vaine attente amoureuse.

Ne nous attardons pas trop sur ces proverbes ou sentences chevaleresques. Quelque rayonnement qu'ils aient eu au Moyen âge, il est évident que leur morale trop subtile, et ne reposant pas sur des valeurs universalisables, ne pouvait survivre à la disparition du *Paratge* et entrer dans la culture « populaire ». Ils ne représentaient rien de réel pour le marchand ou l'artisan (encore moins pour le vilain). Quand le haut baron « dédiait » sa mort à une dame, il transposait naturellement en termes de galanterie l'un des devoirs de sa classe et, de fait, il exposait souvent sa vie dans les combats. Mais le bourgeois et le pauvre vilain — à qui la guerre n'apportait que des malheurs sans gloire — aimaient mieux *souffrir que mourir*, car c'était là leur condition. Les grands seigneurs pouvaient se montrer généreux et prodigues, parce que la richesse ne leur coûtait rien et que la joie de vivre se confondait pour eux avec l'orgueil lequel se traduisait objectivement par le luxe ; mais les marchands qui n'avaient droit ni à l'honneur ni aux honneurs appréciaient beaucoup plus le profit et l'usure, parce qu'ils tiraient de l'argent la seule puissance qui leur fût permise. Ils étaient donc plus prudents, plus retors, plus réalistes, plus ménagers de leurs forces et de leurs deniers, plus humbles devant le destin. Sauf peut-être au début du XIII^e siècle où elle a « imité » la noblesse, la Bourgeoisie n'a jamais beaucoup donné dans la sublimation chevaleresque de l'amour, et c'est sans doute dans le sein des classes « moyennes » que s'est surtout développé le courant misogyne qui traverse toute la culture traditionnelle et fait un si vif contraste — parfois chez les troubadours eux-mêmes — avec la « courtoisie ».

Au XIII^e siècle, l'éclat de la civilisation du *Paratge* a donc été, somme toute, défavorable à la constitution d'une culture populaire. Le *Paratge*, s'il ne faisait pas participer absolument

la Bourgeoisie à son système idéologique, l'empêchait cependant de prendre conscience de ses valeurs propres et de se *décaler* par rapport à l'aristocratie. Par ailleurs, les circonstances sociales ne permettaient pas encore au petit peuple des marchands, artisans et laboureurs, d'explicitier franchement leurs « traditions » archaïques : celles-ci demeuraient refoulées et inavouées. Le Folklore occitan, *tel qu'il s'est maintenu tant bien que mal jusqu'en 1850*, n'a dû commencer à « s'accumuler » qu'après la disparition de la civilisation féodale autochtone, c'est-à-dire : après la Croisade contre les Albigeois. A cette époque, en effet, le *décalage* entre l'aristocratie et la bourgeoisie prit plus d'ampleur, du fait que le nouveau *Paratge* — beaucoup moins « humaniste » que l'ancien — était maintenant réservé aux Nobles — français d'origine ou de culture française — et que, d'autre part, les bourgeois, restés fidèles dans l'ensemble à la civilisation d'Oc (désormais « dépassée ») tendaient à se rapprocher, par leurs mœurs et par leurs traditions, des marchands et des artisans, dont les conditions de vie s'étaient un peu améliorées. Et ils participaient tous ensemble à un vaste complexe culturel *solidaire de la langue d'Oc*.

C'est à partir des années 1350-1380, semble-t-il, que la culture populaire occitane se mit à faire office *d'isolant social*. Et, sous ce rapport, le XIV^e siècle marque une date très importante dans l'histoire des traditions languedociennes. C'est alors, sans doute, que les proverbes savants achevèrent de se confondre avec les proverbes populaires, que les sentences chevaleresques furent éliminées — ou, dans une très faible proportion, définitivement assimilées — et que beaucoup d'éléments parémiologiques, appartenant à des niveaux d'archéo-civilisation plus anciens, qui s'étaient réfugiés jusque-là dans les chaumières et dans les ateliers, remontèrent à la conscience collective. Désormais les proverbes méridionaux furent des *proverbes en langue « vulgaire »* et c'est seulement du point de vue linguistique qu'ils formèrent un bloc opposé au bloc parémiologique (d'oïl), car, pour ce qui est du fond, rien ne les distinguait plus guère des proverbes « français ». Non point, comme on pourrait le croire, que les proverbes français, eussent remplacé en grande partie les proverbes d'oc, mais parce que toutes les parémiologies néo-latines, parvenues à ce stade de socialisation et ayant suivi, sous l'effet de causes semblables, la même évolution générale, reflètent les mêmes conceptions morales et la même sagesse, d'ailleurs banale et terre à terre. C'est ainsi que le proverbe cité par Cerveri de Girone :

*Qui temps a e temps aten
Pert son temps* (23),

si fréquent dans l'ancienne littérature occitane :

*Car qui non fes quan far poiria
Ja non fara quan far volria*

(*Flamenca*, v.v. 5242-3)

est demeuré jusqu'à nos jours très populaire en Provence et en Languedoc :

*Qui non fa quan pou
Non fa pas quan rou* (24).

Et il se retrouve, sous une forme analogue, dans toute l'Europe occidentale. Il est associé, dans la même poésie de Cerveri de Girone, à un autre proverbe : *Femna es leu cambiada* (souvent femme varie), bien connu également dans tout le monde méditerranéen, qui, au nom d'une vieille sagesse égrillarde (et un peu misogyne), conseille de profiter de l'occasion, de « plumer la poule quand on la tient », etc...

Paul Meyer a signalé que le proverbe :

Em petit d'ora Deu lavora
(*Flamenca*, v. 5137),

qui figure dans le *Livre des proverbes français* de Le Roux de Lincy, est encore bien vivant en provençal moderne :

En pauc d'ouro Deu labouro

et même en portugais :

*En pequena hora
Deus melhora* (25).

Et l'on sait qu'il est encore très usité en Espagne, en Italie, et dans presque toute l'Europe.

A partir du XIV^e siècle, la parémiologie occitane a donc tendu à perdre ses caractères régionaux. On s'en convaincra aisément en parcourant la liste des principaux proverbes d'Occ de cette époque : ils sont encore employés aujourd'hui en français ou en occitan moderne.

Mieux vaut ruse que force : *Mai val gienh que no fa forsa.*

(23) Cerveri de Girone, Entre Lerid' e Belvis, v.v. 54-55. *Trop nesciamen* qui complète le vers 55 ne fait pas partie du proverbe ; c'est une cheville « poétique ».

(24) *La Bugado provençalo*. Nouvelle édition, Aix, 1859, p. 36 (cité par Meyer, *Flamenca*, p. 210).

(25) Bellermann, *Portugiesische Volkslieder*, p. 252 (cité par Meyer, *Flamenca*, p. 210).

Mieux vaut se taire que parler follement : *Mai val calar que for parlar.*

Trop parler nuit : *de trop parlar ve mals.*

Un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras » (Exactement : j'aimerais mieux six deniers dans ma main que mille sols au ciel : *Mais amaria seis deniers en mon punh que mil sols al cel.*

Bon sens de femme vaut mieux qu'or et argent : *Val mais bo sen de molher que aur ni argen.*

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse : *Tant va la dorna a l'ayga tro que se trenca.*

Qui trop embrasse mal étroit (Exactement : qui veut tout embrasser perd tout) : *Qui vol tot tener tot pert.*

Un mal ne vient jamais seul. (Exact. : un mal en amène habituellement un autre) : *Us mal sol un autr' aduire.*

Tout ce qui brille n'est pas d'or : *Non es aurs tot cant que lutz.*

Il n'est pire eau que l'eau qui dort (ou : l'eau qui coule tranquille est pire que celle qui fait du bruit) : *l'ayga que soau s'esdui es peier que cella que brui.*

Aller de mal en pis : *Anar de mal en peyor.*

Qui aime bien châtie bien : *Qui ben ama ben castiga.*

Bon sang ne peut mentir : *Veramen bon sanc no men.*

Cherchez et vous trouverez : *Si ben queretz, trobaretz.*

En toute chose il faut considérer la fin : *De totz faitz cos-sira la fin.*

Après la pluie vient le beau temps : *Après escur temps ven clar.*

Reculer pour mieux sauter : *A reire se trais per miels salir enan.*

Chat échaudé craint l'eau chaude (Exact. : l'échaudé craint l'eau tiède) : *escaudat tebeza tem.*

Nécessité n'a pas de loi : *Dreitz ditz que « necessitatz non a ley ».*

Fol serai si del trefueill vau querren la carta fueilla. Ce dernier proverbe, cité par Guiraut de Calanson (*Ara s'es ma razos vouta*, v.v. 41-42), ne s'est pas conservé tel quel, mais il permet peut-être de faire remonter au XIII^e siècle la coutume, encore répandue aujourd'hui, de chercher dans les prés un trèfle à quatre feuilles comme porte-bonheur.



Du XIV^e siècle à l'époque moderne (où elle a perdu beaucoup de son importance) la parémiologie occitane a abandonné les quelques sentences « aristocratiques » qu'elle avait pu retenir (26) et surtout les proverbes reposant sur des croyances oubliées (27), comme on peut le voir en parcourant les 106 proverbes en langue vulgaire, avec traduction latine, rassemblés au XV^e siècle par un clerc de la Guiole (Aveyron) nommé Petrus Borias (28). Par contre, elle s'est enrichie d'un grand nombre de proverbes géographiques, historiques, hagiographiques (29), calendaires, météorologiques (30), agricoles, zoologiques et botaniques, alimentaires, médicaux, et surtout de pro-

(26) Cependant les deux courants antagonistes dont nous avons parlé : l'un exprimant surtout l'humilité chrétienne, l'autre, la morale aristocratique du Risque, sont encore perceptibles dans la parémiologie du XIX^e siècle. Au proverbe chrétien : la paix, c'est Dieu qui l'envoie (**La pas, Dius la manda**) s'oppose, par exemple, le proverbe d'allure « nietzschéenne » : Qui vit en paix vit comme une bête (**Qui viu en pas, viu en bestia**).

(27) Les plus anciens, qui mettaient en scène des animaux, et correspondaient à des résidus de contes : « Rends-moi mes plumes » (comme dit le paon à la corneille — Bertran de Born : **un sirventes on motz no falh**, v. 52). — Le proverbe médiéval : **Après la pluieia fara bel, so dits hom salvatges** (Cnyr., prov. 423) s'est maintenu sans référence à l'homme sauvage, « Après la pluie, il fera beau », bien que le peuple d'Oc connaisse encore cet homme sauvage (l'ours humanisé de la Chandeleur). — Les proverbes concernant le roi Artus, Salomon et Alexandre, Roland et Olivier, ont complètement disparu (sauf l'expression : « fort comme Roland »). Bien entendu, les « récits » archaïques dont quelques proverbes se faisaient l'écho : **celui du fol qui ne craint que lorsqu'il reçoit des coups**, par exemple, ou **du fol qui ne descend pas de cheval en passant sur un pont**, au risque de se rompre le cou, n'ont pas laissé de traces. Le proverbe utilisé par Marcabru :

**Que tals bada en la pintura
Qu'autre n'espera la mana**

(**L'autrier jos una sebissa**, v.v. 89-90) ne s'est pas conservé, mais sa substance est passée dans bien des proverbes modernes : Tandis que l'un est captif de l'apparence, l'autre recherche la réalité. (Guilhem de Poitiers disait déjà : **Nos n'avem la pessa e-l coutel** : nous avons (de l'amour) la pièce et le couteau, c'est-à-dire la réalité, tandis que d'autres, qui se vantent, n'ont que le couteau (l'apparence) — (**Ab la dolchor del temps novel**, v. 30). On dit encore en Gascogne : « le pain et le couteau », dans le même sens proverbial.

(28) Toulouse, Archives départementales, N^o 7.

(29) Gustave Thérond : **Parémiologie des Saints**, à Sète (Folklore Aude, T. X ; 15^e année ; n^o 1, Printemps 1952.

(30) **Proverbes météorologiques et agronomiques des Cévennes**, par M.L.A.D.-F. (D'Hombres-Firmas), 1822.

verbes moraux et sociaux, traitant de la femme, du mariage (31), de la famille, des classes sociales, des métiers, et reflétant directement les nouvelles conditions objectives dans lesquelles évoluait, aux 17^e et 18^e siècles, la civilisation traditionnelle. Comme nous avons utilisé la substance de ces proverbes dans plusieurs chapitres de cet ouvrage (pour caractériser la « science » populaire, notamment) et dans sa conclusion (pour déterminer la psychologie ethnique du peuple d'Oc), nous nous croyons dispensés d'en fournir ici l'interminable et fastidieuse liste. Presque toutes les sociétés savantes de province (32) possèdent dans leurs archives des recueils de proverbes manuscrits. Parmi ceux qui ont été publiés, il faut citer au moins, pour le 17^e siècle, les *Proverbes du Languedoc* (33) recueillis par Anne Rulman (né à Nîmes en 1583). Ils sont fort intéressants parce que, nous dit Rulman, ils marquent la « fécondité du langage vulgaire, la gentillesse de l'esprit et la solidité du jugement des habitants du pays »; et qu'ils fournissent, de ce fait, à condition d'être prudemment interprétés, quelques renseignements sur la psychologie occitane de cette époque. En cherchant bien, on découvre, en effet, dans ces proverbes comme dans les différents recueils publiés au XIX^e siècle, telle ou telle « fréquence » particulière au Bas-Languedoc : la parémiologie y est peut-être plus « misogyne » que partout ailleurs ; plus charitable, en revanche, pour les animaux, sauvages et domestiques. Mais ce sont là des caractères peu marqués et souvent contestables, que les enquêtes menées dans d'autres secteurs du Folklore sont loin de confirmer. Seuls peuvent être tenus pour spécifiquement régionaux les proverbes géographiques et les proverbes historiques relatifs à des événements importants qu'il est parfois possible de dater avec exactitude : le pillage d'un village par une bande de routiers ou par un parti de protestants, au XVI^e siècle ; la fondation d'une fabrique de draps ou de chandelles, etc... Souvent ces proverbes historiques sont dans un rapport étroit avec l'habitude très française, et très langue-

(31) Fr. Dezeuze : *Proverbes du Bas-Languedoc*, Folklore Aude, 8^e année, n^o 4, Hiver 1945.

(32) *Groupe Audois d'études folkloriques*, Carcassonne. — *Laboratoire d'ethnographie régionale*, Musée Paul-Dupuy, Toulouse, etc...

(33) D^r Mazel : *Les proverbes du Languedoc*, de Rulman ; *Rev. des langues romanes*, T. XVIII, année 1880, troisième série, t. 3 ; pp. 42-64.

docienne (34), de *blasonner* les villes et les villages. Presque toutes les localités de l'Aude, de l'Hérault et du Gard ont reçu un surnom ironique et malveillant. A Cuxac-d'Aude, les filles *se destapoun lou quieu per s'atapa la testo*, (allusion, paraît-il, à une légende d'après laquelle les filles de Cuxac, surprises au bain, s'envelopperent la tête de leurs vêtements pour n'être pas reconnues » (G. Jourdanne). On appelle les habitants de Limoux : *les caps de coutou* (les têtes de coton), parce qu'autrefois les drapiers de Limoux et de Montréal tissaient en coton la tête de leurs draps. Les Lézignonnais sont des *manjo-cebos*, des mangeurs d'oignons; les Ouveillonnais, des *manjo-piots* ou mangeurs de dindons. On dit : « *les ânes de Gignac* », par allusion au fait que Gignac fut sauvé de l'invasion des Sarrasins par un âne, comme Rome le fut par le cri des oies; les habitants de Saint-Geniès-le-bas, sont des *Grenouillards* parce que le clocher du village, unique dans la région, est couvert de briques vertes (35), etc... etc...

*

**

Au point de vue de la forme, les proverbes du Bas-Languedoc ressemblent à tous les proverbes néo-romans actuels et ils n'ont guère varié depuis le Moyen-âge. Enoncés généralement au présent de l'indicatif, souvent aussi à l'impératif et au conditionnel, ils affectionnent, depuis le XIII^e siècle (36) la construction par *Tel* ou par *Qui* : *Tals se cuia calfar que s'art* (tel croit se chauffer qui se brûle); *Qui nom tem non ama coralmen* (Qui ne craint n'aime pas de cœur) ainsi que les tours symétriques et antithétiques, les rythmes binaires et ternaires comportant une ou deux césures et soulignées par des allitérations, des assonances ou des rimes intérieures :

*Car qui temps a / e temps aten ,
pert son temps* (XIII^e siècle).

(34) Et sûrement aussi ancienne que la civilisation traditionnelle occitane. Peire Cardenal, au XIII^e siècle, rapporte le blason des gens du Velay :

Ja no t fizar en Velai

Ni en clergue ni en lai

(*Atressi com per fargar*, v.v. 13-14.)

Jamais ne te fie en Velay — Ni au clerc ni au laïque.

(35) On consultera pour l'Aude : F. Cros-Mayrevieille *Blasonnage*, in : *Folklore Aude*, T. II, 1939, 2^e année, n^o 1, p. 25. — L. Alibert : *les proverbes de l'Aude*, *Folklore Aude*, T. V, 6^e année; n^o 4, Hiver 1943, pp. 63-80. — G. Jourdanne, *Contribution au Folklore de l'Aude*, Paris, 1900; pp. 30-36. — Pour l'Hérault : D^r J. Herber : *Quelques blasons de l'Hérault*, *Folklore Aude*, T. XI, 16^e année, n^o 1, Printemps 1953; pp. 3-9.

(36) Sur la structure des proverbes du Moyen-âge, voir : E. Cnyrim, op. cit., pp. 11-15.

Aujourd'hui, les proverbes les plus simples sont de courtes phrases non césurées. Leur « unité » réside dans leur brièveté même (une seule émission de voix) : *lo foc es miejo vido* (le feu est la moitié de la vie). Mais la plupart sont divisés en deux membres par une césure : *Blat a mostro, vin a tast* (on apprécie le blé à la vue, mais on goûte le vin), ou en trois membres par deux césures :

Es pas la poulo / que mai canto / que fa mai d'ious
(ce n'est pas la poule qui chante le plus qui fait le plus d'œufs).
Les coupes peuvent être rendues plus sensibles par une assonance ou une rime :

Qui per Nadal s'assouelho

Per Pascos se tourrelho

(Qui s'ensoleille pour Noël, se gèle pour Pâques). Le proverbe est ici composé de deux vers « rimés », mais quand il comprend plus de deux « vers », la rime manque une fois sur trois, comme il arrive souvent dans la poésie populaire. (On peut le diviser, il est vrai, en deux vers *inégaux* rimés) :

Per Sant Marti

La neu es pel cami ;

S'es pas le ser

Es le maiti.

(Pour Saint Martin, la neige est en chemin, si ce n'est pas le soir, c'est le matin). M. Louis Alibert a décrit (37) un type très répandu également, constitué par une longue phrase tripartite, munie de rimes intérieures et équivalent à un tercet :

Se vielh poudio, / se jouve sabio, / jamai res noun arribario.
(Si vieillard pouvait, si jeune savait, jamais rien n'arriverait).
Dans ces proverbes à rythme ternaire, la dernière syllabe du troisième membre, pouvu qu'elle soit accentuée, se passe facilement de rime ou d'assonance :

Tout biou que fenejo, toute fenno que fournejo, n'an pas jamai talent (bœuf au foin, femme au four, n'ont jamais faim).

Beaucoup de proverbes modernes contiennent, comme ceux du Moyen-âge, une ou plusieurs allitérations fournies souvent soit par la répétition même du mot :

Ço que fenno vol, Diable vol

(Ce que femme veut, Diable veut)

(37) L. Alibert : *Les proverbes de l'Aude*, Folklore Aude, 6^e année, n° 4, Hiver 1943. Tome V ; pp. 63-74. (Nombreux exemples et, in fine (pp. 74-80), liste des proverbes moraux et religieux de l'Aude.

soit par une sorte de dérivation :

Mars marsejo (mars « fait son mois de mars »).

Raço racejo (race « fait race »)

L'antithèse — figure très employée dans toutes les poésies primitives, parce qu'elle force l'attention et se grave facilement dans la mémoire — peut générer un proverbe en mettant en lumière une opposition :

Lou leit caud fa la soupo fredo

(Le lit chaud fait la soupe froide).

Quand l'allitération (ressemblance formelle) souligne une antithèse (opposition idéale), l'impression produite sur l'esprit est plus complexe, plus « prégnante », et le proverbe a plus de chances encore de frapper l'esprit :

Bouco de mel, cor de fel (38)

(Bouche de miel, cœur de fiel).

Dans la parémiologie occitane tous les effets formels : antithèses, allitérations, symétries de ressemblance ou de contraste, se réduisent, en dernière analyse, à ce *parallélisme* d'éléments rythmés dont Marcel Jousse a constaté la fréquence dans la plupart des poésies méditerranéennes.

Les Occitans veulent que la parole soit comme le substitut du geste physique et qu'elle imite, dans le temps, son rythme « spatial » ; et « comme tous les peuples qui font porter l'expression énergétique sur les voyelles (Araméens, Arabes, Français du XII^e siècle) », ils aiment les ressemblances, les analogies vocales : l'assonance et la rime.

(à suivre)

René NELLI.

(38) Proverbe cité par les *Amis de la Constitution*, de Carcassonne. (Mémoire adressé à Grégoire). (*Lettres à Grégoire sur les patois de France*, publiées par A. Gazier, *Revue de Langues romanes*, tome 6, 1874, p. 577).

LA FÊTE DU COCHON

Dans toute famille paysanne de la France méridionale, il est de tradition de tuer au moins un porc chaque année. La plupart du temps, c'est un animal élevé sur place par la ménagère, qui lui a donné pour nourriture les déchets de cuisine, augmentés de maïs, de châtaignes ou de pommes de terre, selon les productions du pays. Cette importante opération se passe presque toujours en hiver : c'est la saison la plus favorable à la préparation d'une viande qui doit se conserver toute l'année.

Cependant, certaines caractéristiques de cette besogne familiale nous ont toujours fait penser que nous étions là devant le souvenir d'un sacrifice ancien jugé jadis important. Dans l'Ariège, l'époque favorable se place entre le jour de l'an et les fêtes du Carnaval ; et certain vieux paysan, à qui l'on demandait quelle était pour lui la plus belle fête de l'année, répondait : « La fête du cochon : alors la maison est pleine de provisions ! » Or la question avait été posée à propos des fêtes chrétiennes ! On y convie toute la parenté ainsi que le voisinage, comme à un repas de communion tribale. La mise à mort revient au chef de famille ou, la plupart du temps, au « saigneur » attitré, office très honorable, presque toujours gratuit, et qui confère à celui qui l'exerce un certain crédit. C'est aussi un honneur de tenir les pattes de l'animal pendant la mise à mort, et le fils de la maison, même enfant, est invité à tenir la queue. Un morceau spécial, toujours le même, est grillé sur les braises et mangé par le saigneur en « petit déjeuner ». Dans la Montagne Noire, on se souvient encore qu'il n'y a pas si longtemps, on répandait à terre un peu de sang de l'animal, geste de libation.

Tous ces détails nous semblent beaucoup plus significatifs depuis que M. Marcel Leglay, dans la revue *Lybica*, tome IV (1956), a publié une étude sur la stèle l'Aelia Leporina trouvée à Tébessa, stèle consacrée à Junon et aux Cereres. Sur l'une de ses quatre faces est représentée Déméter, identifiée à Tellus, la Terre-mère, protectrice des moissons. Au-dessous, est sculpté un champ de blé à épis barbus, devant lequel marche une truie, ou une laie : c'est l'animal, particulièrement fécond, dont le

sacrifice favorise la germination en ravivant la puissance cachée dans la terre, fait le blé plus dru et les épis plus pleins.

Sur une autre face, sous une image de Cères, déesse des moissons, figure aussi une truie, en marche vers la droite, cette fois, sur un fond d'épis de blé ou d'orge, non barbues, flanqués de deux corbeilles débordantes de fleurs et de fruits.

Ces deux déesses étaient passées de Syracuse à Carthage au début du quatrième siècle avant J.-C. On les honorait dans tout le monde antique.

Nous savons par Ovide (*Fastes*, 671-2) qu'une truie était sacrifiée à Cères et Tellus lors des « *feriæ seminativæ* », à la fin de janvier. La concordance des dates est très nette.

Dans l'Orient ancien, le sacrifice d'un taureau jouait le même rôle. Et l'on aimerait savoir à quoi correspond la mise à mort du bœuf de Pâques, qui, dans les Cévennes, est promené solennellement dans les villages, orné de banderoles et de fleurs et suivi de tous les habitants en liesse, avant que sa viande serve de base aux repas des fêtes. Dans l'Ariège, c'est également un bœuf gras, le plus beau possible, qui est mis à mort sur la place même de tel village, pour la fête locale, dite fête des vendanges, le deuxième dimanche d'octobre. (Dans ce village, la fête locale était, avant l'ère laïque et républicaine, fixée à la St-Jean).

Quoi qu'il en soit, Demeter régnait sur la terre, qui fait naître les corps des êtres vivants, et Cères ou Corè sur la lune, où les idées répandues dans le monde antique situaient l'origine de ces corps terrestres et le lieu de purification des corps des bienheureux promis à l'immortalité, avant leur entrée au paradis ancien, dans le soleil.

La fête du cochon qui, dans nos campagnes, n'évoque plus aujourd'hui que réjouissances et satisfactions de besoins matériels est donc, à notre avis, le souvenir d'une double préoccupation que l'antiquité satisfaisait dans un geste unique : fertilité des champs et des vergers ici-bas, immortalité des humains dans l'au-delà.

S. BRISSAUD.

FOLKLORE ENFANTIN EN ARIÈGE

(suite)

(Voir Nos 72, 74, 75, 79, 83, 87, 88)

LES RONDES

Se tenant par la main, les enfants tournent lentement en chantant les deux premiers vers. Au troisième vers, ils séparent leurs mains et chacun, gardant sa place, fait à trois reprises différentes le geste indiqué dans chaque couplet : semer, moissonner, etc. Au quatrième vers tous portent les mains aux hanches ; au cinquième ils frappent le sol du pied droit quatre fois, et au sixième ils entrechoquent les mains quatre fois également ; au septième, ils lèvent les bras et pirouettent sur le pied droit en criant : sibado ! sibado ! Puis les mains se rejoignent de nouveau et on tourne vivement.

La ronde de l'avoine comporte deux variantes qui s'exécutent d'une façon analogue, le sens des paroles indiquant les gestes et évolutions à exécuter.

PREMIERE VARIANTE

I

Quand moun grand'pai
Semenabo la sibado,
Fasiô atal,
Apèi atal,
Apèi se rebirabo,
Fasiô coumo cal :
Lebabo la camo, lebabo le pè,
Apèi l'autro camo, apèi l'autre
[pè.

*Quand mon grand'père
Semait l'avoine,
Il faisait ainsi,
Ensuite ainsi,
Ensuite il se retournait,
Il faisait comme il faut :
Il levait la jambe, il levait le pied,
Puis l'autre jambe, puis l'autre pied.*

II

Quand moun grand'pai
Sarclabo la sibado
etc...

*Quand mon grand'père
Sarclait l'avoine,
etc...*

III

... dalhabo la sibado...

... fauchait l'avoine...

| | | |
|----|----------------|------------------|
| IV | ... lebabo... | ... levait... |
| V | ... batiô ... | ... battait... |
| VI | ... bentabo... | ... ventilait... |

DEUXIEME VARIANTE

| | | |
|------|--|---|
| I | Quand moun paire segabo la La segabo pauc à pauc, Cado cop se pausabo un pauc. | Quand mon père moissonnait l'avoine Il la moissonnait peu à peu, Chaque fois il se reposait un peu. |
| II | ... bilhabo... | ... liait... |
| III | ... batiô... | ... battait... |
| IV | ... bentabo... | ... ventilait... |
| V | ... dintrabo ... | ... rentrait... |
| VI | ... mouliô... | ... moulait... |
| VII | ... passabo... | ... tamisait... |
| VIII | ... enfournabo... | ...enfournatt... |

La limite entre les rondes des fillettes et des jeunes filles déjà grandes ne peut être bien définie. Souvent une même ronde comporte des petites et grandes filles. Nombreuses sont les chansons qui accompagnent les rondes des jeunes demoiselles de dix à quinze ans et dans lesquelles on voit déjà couramment des allusions à l'amour. Nous les consignons sur un autre travail.

Nous ne mentionnons pas ici les rondes dont les paroles sont en français et que tout le monde connaît : A la ronde, jolie ronde — Dansons la capucine, etc...

(Prochainement : LES JEUX)

A. MOULIS.

QUESTIONNAIRE

POUR UNE ENQUÊTE SUR LE MOBILIER POPULAIRE

Le lit : formes et terminologie ; matière du matelas (herbe, paille, etc...). — Où dort-on dans certains cas particuliers (sur le sol, dans la paille) ?

La bassinoire, le brasero, le chauffe-lit, la chaufferette pour les pieds, etc...

Lés divers types de sièges et les mots qui les désignent : petits bancs d'une seule pièce, bancs, archibancs, bancs à dossier, chaises, fauteuils. — S'assied-on sur le coffre ? — Existe-t-il des bancs de pierre ?

Le coffre à grain. Description. Le coffre à linge ; le bahut ; l'armoire.

Les tables — grandes et petites — ; leurs formes. Tables pliantes.

Le foyer.

— Où conserve-t-on les provisions, les grains, etc... (coffres, buffets ?)

Armoires encastrées dans le mur ; divers types. Crédences, buffets, etc...

Vaisselle, étagères, dressoirs, niches dans le mur. — Laisses où l'on installe les cruches.

— Où conserve-t-on le pain ?

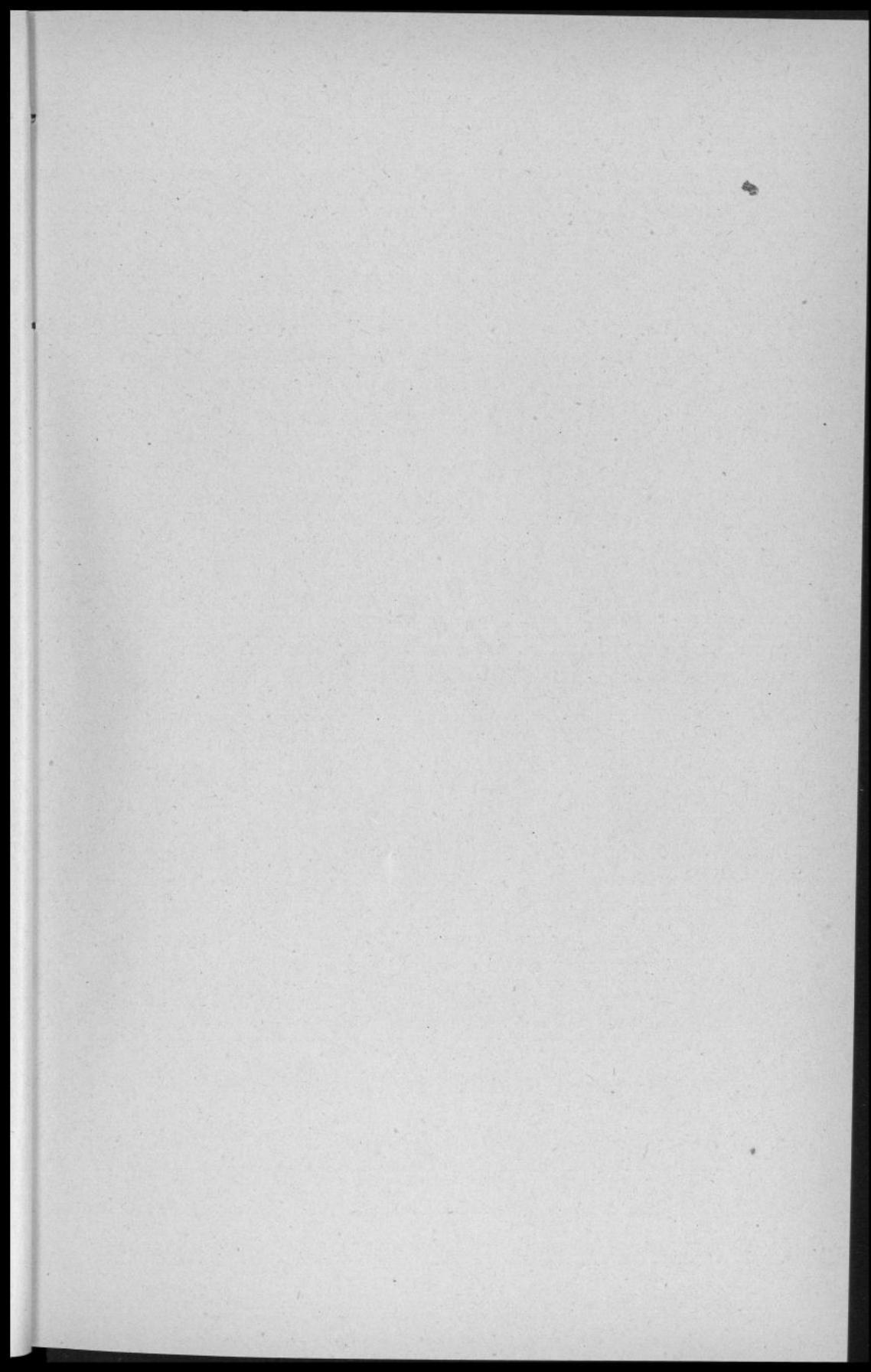
Pétrins ou maies pour faire le pain.

Tablettes fixées au mur ou porte-manteaux ; crochets au plafond ou aux murs. — Utilise-t-on le rebord de la cheminée pour le même objet ?

Le berceau ; formes et dénominations.

Autres particularités du mobilier populaire. (Indiquer les termes dialectaux qui les désignent.)

(Algunas indicaciones para la encuesta del mobiliario popular. Instituto de Lingüística, P. Mendocinas, 605 ; Rép. Argentina.)



Gérant : M. NOGUÉ

LES IMPRIMERIES GABLÉ - OUBAKBIDJ